

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.61834

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

rappports entre protestantisme et »capitalisme«, il faut lire aussi le »sommaire de la morale mercantile« de la note 37, p. 215.

On se félicite aussi de l'intérêt que porte l'A. à de petits faits vrais: telle vive réaction devant l'»eau sale« et »l'odeur infecte« de Venise, les soucis que donne le vêtement, »habit de couleur« ou bien »en noir«, à porter à l'audience de l'Électeur de Prusse, un fils qui vouvoie son père alors que celui-ci le tutoie (p. 211, n. 6), ces notations ne sont pas qu'anecdotiques mais recréent les climats d'époque et contribuent à remplir le contrat annoncé par le titre de l'ouvrage.

Les travaux d'érudition exigent par nature un index, dont l'absence est d'autant plus déplorable et surprenante que la raison sociale de l'éditeur, les Presses de l'université de Leipzig, le ferait attendre comme allant de soi. Du fait de cette carence on pourrait par exemple rester sans savoir que Mme Middell a offert chemin faisant une excellente petite monographie du pasteur Georg Joachim Zollikofer, le premier prédicateur allemand de la communauté réformée de Leipzig (p. 60–67), on sait l'importance du nom de cette *gens* dans l'histoire européenne par ailleurs.

On lit dans la présentation biographique de la page [243] que Madame Middell est l'auteur d'une thèse sur l'histoire de France au dix-huitième siècle et de travaux sur les Lumières, la Révolution française et les échanges entre les cultures allemande et française au premier Âge moderne. Incluse dans cette présentation, une liste de ces écrits n'aurait pas constitué une auto-promotion indiscrete mais aurait guidé plus facilement vers eux des lecteurs mis en appétit par le brio et le grand charme de *Hugenotten in Leipzig ...*

Pierre-François BURGER, Paris

Volker EBERSBACH, Carl August von Sachsen-Weimar-Eisenach. Goethes Herzog und Freund, Köln (Böhlau) 1998, 276 S.

On avait déjà étudié l'homme politique (Hans Tümmeler: Carl August von Weimar, Goethes Freund. Eine vorwiegend politische Biographie, Stuttgart 1978), les relations complexes entretenues avec Goethe avaient été au centre du livre de Friedrich Sengle (»Das Genie und sein Fürst«, Stuttgart, Weimar 1993). V.E. se propose de rendre compte de la personnalité et de l'action de Carl August en ne privilégiant aucun point de vue et en particulier en ne réduisant pas son modèle au rôle d'ami et de protecteur de Goethe. A vrai dire, comme le sous-titre lui-même le révèle, il est difficile de raconter la vie du souverain de Weimar sans se référer constamment au poète. Ceci non seulement parce que Weimar et son duc ne sont entrés dans l'histoire que grâce au prestige que leur a valu l'existence de la »Cour de Muses«, dont le principal ornement fut Goethe, mais aussi parce que le principal témoin de la vie du prince a été l'auteur des »Conversations avec Eckermann« (cf. le bel hommage qu'il rend à Carl August le 28 octobre 1828). Le récit biographique s'efforce cependant avec succès de rester centré sur Carl August, l'homme privé comme l'acteur historique, dont il propose une image équilibrée, fort positive dans l'ensemble, mais sans tomber dans l'hagiographie. C'est ainsi que tout en soulignant les efforts de Carl August pour mener une politique indépendante vis-à-vis de la Prusse, de Napoléon ou de Metternich, l'auteur ne cache pas les maigres résultats auxquels le condamnaient les faibles moyens d'action dont il disposait. On lira, par ailleurs, avec intérêt le récit des tensions avec la régente Anna Amelia qui accompagnent son accession au trône, celui de sa carrière militaire comme général prussien, ses démêlés avec Napoléon et sa contribution au libéralisme après 1815. Conçu pour un large public, l'ouvrage ne prétend pas renouveler la recherche et ne défend aucune thèse, mais il est bien informé et agréablement écrit. On regrettera d'autant plus quelques jugements rapides et injustes comme celui sur Carl Wilhelm Ferdinand, duc de Brunswick (p. 9), la caractérisation de Johann Friedrich Merck uniquement à partir de »Poésie et Vérité« ainsi que la reprise de la légende d'une Cour de Darmstadt entièrement gagnée à la culture de la

Sensibilité (p. 76–78). L'oubli du fait que Carl August, comme Goethe, a adhéré à l'Ordre des Illuminés est d'autant plus étonnant que l'épisode fait l'objet d'un débat scientifique fort vif à la suite des travaux de W. Daniel Wilson (»Geheimräte gegen Geheimbünde«, Stuttgart 1991). Enfin, la topographie historique de Paris (p. 67) serait à corriger.

Roland KREBS, Paris

Stefan MÖRZ, Die letzte Kurfürstin, Elisabeth Augusta von der Pfalz, die Gemahlin Karl Theodors, Stuttgart, Berlin, Köln (Kohlhammer) 1997, 226 S.

Die in vier Kapitel gegliederte Biographie der in der Geschichtsschreibung bisher kaum beachteten Elisabeth Augusta, der ersten Gattin des Kurfürsten Carl Theodor, beeindruckt zunächst durch die Fülle der mit großer Akribie zusammengetragenen Informationen. Dem Autor gelingt es auf Grund seiner Recherchen in zahlreichen nationalen und internationalen Archiven, eine profunde Charakterskizze Elisabeth Augustas, der im übrigen vorletzten – nicht letzten – Kurfürstin Pfalz-Bayerns, zu zeichnen und ihren allmählichen Verlust an Einfluß auf den Kurfürsten glaubhaft zu dokumentieren.

In dem als »Auftakt« betitelten Einführungskapitel gibt der Autor einen zusammenfassenden Überblick über dynastische Verflechtungen und die frühkindliche Prägung der Wittelsbacherin. Das zweite Kapitel ist ihrem Leben an der Seite Carl Theodors zugeordnet, wobei ihrer Begeisterung für höfische Feste, ihrem Engagement für französische Kultur, ihrer Fehlgeburt und Kinderlosigkeit sowie den damit verbundenen politischen und persönlichen Konsequenzen zu Recht besonders viel Aufmerksamkeit gewidmet wird. Das Kapitel endet mit der Trennung von Carl Theodor und dem Umzug nach Oggersheim.

Spätestens im dritten »Oggersheim« genannten Kapitel wird leider allzu deutlich, daß es dem Autor nicht gelungen ist, die für den Historiker notwendige Distanz zum Gegenstand zu bewahren. Neben einer mitunter peinlichen sprachlichen Anlehnung an Diktion und Stil des 19. Jhs. (z. B. S. 137: in der Küche war »eine große Zahl hilfreicher Geister angestellt« oder S. 139: »So empfangen zwei Kammermensch ... nur 80 Gulden Gehalt«) urteilt der Autor über die sozialen Zustände der Hofbediensteten völlig einseitig aus der Perspektive der höfischen Oberschicht.

So klingt es in Kenntnis der damaligen Lebensverhältnisse geradezu zynisch, wenn Mörz die jährliche Besoldung der Hofdamen mit 600 Gulden als »nicht hochdotierte, aber standesgemäße Position« (S. 132) definiert, zumal ihnen bei Dienstausscheiden nochmals Geschenke und eine Abfindung im Werte von 1800 Gulden überlassen wurden. Allein diese Abfindung entsprach, um nur ein Beispiel zu nennen, dem Gehalt einer städtisch besoldeten Hebamme für 18 Jahre Arbeitszeit. Auch die Behauptung des Autors, daß »Vergünstigungen, Zuteilungen und Nebeneinkünfte für viele Bedienstete bitter notwendig waren« (S. 140), muß stark relativiert werden, da die Besoldung der höfischen Beamtenschaft nicht nur die Durchschnittseinkünfte der meisten Kurpfälzer bei weitem übertraf, sondern auch die der städtischen Bediensteten in den unteren Chargen.

Von keinerlei Blick auf die realen Lebensumstände der Bevölkerung im späten 18. Jh. getrübt scheint auch des Autors mitfühlende Interpretation der Nachteile des höfischen Lebens zu sein, war doch »Die persönliche Entfaltung ... in dieser großen Gemeinschaft, die auf verhältnismäßig engem Raum lebte, stark eingeschränkt« (S. 142). Es scheint dem Autor nicht nur entgangen zu sein, daß der südwestdeutsche Durchschnittsuntertan in einfachen Behausungen mit ein bis zwei Stuben bei einer Familienstärke von bis zu zehn Personen lebte, ohne Wasserleitung, Naßzelle und Toilette, mit bestenfalls einem Herd als Licht- und Wärmequelle. Auch die von Sonnenaufgang bis Sonnenuntergang dauernde Arbeitszeit der überwiegend ländlichen Bevölkerung ließ kaum Raum für die von ihm assoziierte »persönliche Entfaltung«.